

La relation Maroc-Afrique subsaharienne au prisme du patrimoine culturel commun. Le cas de l'esclavage des femmes noires

The relationship between Morocco and sub-Saharan Africa through the prism of a shared cultural heritage. The case of the slavery of black women

AKHROUB Khalid

Doctorant

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Cadi Ayyad

Laboratoire LIMPACT

Maroc

k.akhroub.ced@uca.ac.ma

AMRAOUI Abdelaziz

Enseignant chercheur

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Cadi Ayyad

Laboratoire LIMPACT

Maroc

a.amraoui@uca.ac.ma

Date de soumission : 13/10/2023

Date d'acceptation : 15/11/2023

Pour citer cet article :

AKHROUB K. & AMRAOUI A. (2023) « La relation Maroc-Afrique subsaharienne au prisme du patrimoine culturel commun. Le cas de l'esclavage des femmes noires », Revue Internationale du chercheur « Volume 4 : Numéro 4 » pp : 287-301

Résumé

Les romanciers marocains francophones ont accordé à la question de l'esclavage une attention particulière. Ils ont traité cette question sur le mode distancié de l'institution littéraire et ses rituels donnant ainsi droit de cité à une catégorie sociale jusque-là occultée dans le paysage éditorial, celle des esclaves noires subsahariennes en l'occurrence. Par le biais d'une étude exploratoire, le présent article essaiera de mieux comprendre l'effet de la patrimonialisation romanesque de l'esclavage, mise en œuvre dans le roman marocain francophone, sur le devenir de la relation Maroc-Afrique subsaharienne. Chacun des deux romans constituant le corpus d'étude du présent article retrace le parcours de vie d'une esclave qui, à un moment donné de sa vie, décide de livrer un témoignage personnel sur l'expérience de la traite dont elle a été victime et l'exploitation domestique qui s'ensuivait. Si la question de l'esclavage au Maroc est rarement invitée dans le débat public, comment en rendre compte par le prisme de témoignages personnels de victimes ayant vécu cette situation tragique ? Quel crédit accorder à ces témoignages s'ils sont véhiculés à travers une forme littéraire ? Comment finalement la mise en patrimoine de l'esclavage dans le roman marocain rend-il compte de la relation Maroc-Afrique subsaharienne ?

Mots-clés : patrimoine ; esclavage ; roman marocain ; témoignage ; vérité

Abstract

French-speaking Moroccan novelists have paid particular attention to the issue of slavery. They have dealt with the issue in a way that distances them from the literary institution and its rituals, thus giving a voice to a social category that had hitherto been obscured in the publishing landscape, namely black sub-Saharan slaves. By means of an exploratory study, this article will attempt to gain a better understanding of the effect of the patrimonialisation of slavery in the novels of French-speaking Morocco on the future of the relationship between Morocco and sub-Saharan Africa. Each of the two novels that make up the corpus of study in this article retraces the life of a slave who, at a given point in her life, decides to give a personal account of the experience of the slave trade of which she was a victim and the domestic exploitation that followed. If the issue of slavery in Morocco is rarely invited into the public debate, how can it be portrayed through the prism of the personal testimonies of victims who lived through this tragic situation ? What credence can be given to these accounts if they are conveyed in literary form ? Finally, how does the portrayal of slavery in the Moroccan novel reflect the relationship between Morocco and sub-Saharan Africa ?

Keywords : heritage ; slavery ; Moroccan novel ; testimony ; truth

Introduction

La question de l'esclavage au Maroc est rarement invitée dans le débat public. Ceci n'a pas empêché les romanciers marocains d'accorder à ce drame humain une attention particulière. En effet, nombreux sont les romans marocains qui ont traité cette question sur le mode distancié de l'institution littéraire et ses rituels donnant droit de cité à une catégorie sociale jusque-là ignorée, celle des esclaves subsahariens en l'occurrence.

Le corpus, objet d'étude du présent article, est constitué de deux romans marocains : *Le Sommeil de l'esclave* (2008) de Mahi Binebine et *Marrakech, lumière d'exil* (2012) de Rajae Benchemsi. Chacun des deux récits retrace le parcours de vie d'une femme esclave subsaharienne expatriée qui, à un moment donné de sa vie, décide de sortir du silence et de livrer un témoignage personnel sur l'expérience de la traite dont elle a été victime et l'exploitation domestique qui s'ensuivait.

Au niveau de cet article, nous allons essayer de mettre en lumière dans le corpus d'étude l'enjeu de la mise en patrimoine de l'esclavage en littérature dans l'objectif de comprendre mieux son impact sur le devenir de la relation Maroc-Afrique subsaharienne. C'est dans cette optique que s'inscrit notre problématique en lançant les questions suivantes : Comment la mise en patrimoine de l'esclavage dans le roman marocain francophone rend-il compte du devenir de la relation Maroc-Afrique subsaharienne ? Les témoignages des femmes subsahariennes, ayant subi l'esclavage, véhiculés par une forme littéraire, le roman entre autres, risquent-ils d'être discrédités, exclus du corpus des sources de l'historien ? Comment finalement dire la vérité au cœur de ces mémoires de fiction ?

Nous faisons l'hypothèse que la reconstitution de la structure diachronique des deux récits de vie dans le corpus d'étude, moyennant une approche biographique et narrative, permet d'atteindre le noyau véridique de ces témoignages fictionnels. Afin de répondre à l'objectif énoncé et faire émerger de nouveaux questionnements, nous allons compléter les lectures théoriques par une analyse fine des relevés du corpus (des échantillons tirés des deux récits du corpus) pour valider l'hypothèse et retirer des éléments significatifs pour la recherche.

Dans un premier temps, nous rappellerons succinctement l'historique de la relation millénaire qui lie le Maroc et l'Afrique subsaharienne. Nous interrogerons, dans un deuxième temps, le silence historique sur la pratique de l'esclavage au Maroc, plus particulièrement dans les deux romans marocains francophones : *Le Sommeil de l'esclave* et *Marrakech, lumière d'exil*. Dans une troisième partie, nous essaierons de montrer comment les aveux des esclaves domestiques

subsahariennes, lus comme une fiction, feront office de témoignages sur cette pratique ancrée dans l'Histoire du Maroc.

1. L'esclavage comme patrimoine commun entre le Maroc et l'Afrique subsaharienne

Il n'est pas inutile de rappeler que le Nord et le Sud de l'Afrique partagent un patrimoine commun, la religion musulmane entre autres, fruit d'une longue Histoire dont l'origine remonte aux premières conquêtes. Ce patrimoine commun a fait que ces deux régions sont devenues, de proche en proche, inextricablement liées aussi bien sur le niveau politique, social que culturel. L'islam est présent en Afrique depuis la première Hijra vers l'Abyssinie, l'Éthiopie actuelle. Il a été « implanté et naturalisé progressivement et librement vers le Sud à partir du Maghreb » (Diagne, 2015, p. 16) grâce notamment aux axes de circulation commerciale. Les caravanes qui sillonnaient le grand désert en provenance du Nord de l'Afrique « ne transportaient pas seulement des marchandises : elles propageaient de nouvelles conceptions religieuses » (El Fasi & Hrbek, 1990, p. 28).

Jusqu'à la fin du XVe siècle, la conversion des Africains à l'islam ne touchait qu'une élite intellectuelle et politique. Mais, progressivement, à l'aide notamment des confréries religieuses, l'adhésion aux croyances et rites musulmans émerge, se diffuse et se stabilise dans la région. Dès lors, le nombre de fidèles n'a cessé d'augmenter et le processus d'islamisation des populations autochtones est devenu irréversible. Le djihad ou guerre sainte a contribué également à répandre l'islam et à le transformer en outil politique pour former de vastes empires.

Au début du siècle dernier, certains auteurs ont utilisé volontiers l'expression *islam noir* (Monteil, 1980) pour désigner l'islam pratiqué en Afrique. Cette expression traduisait à l'époque la vision de certains milieux coloniaux européens souhaitant différencier l'islam africain de celui du Maghreb dans le but d'asseoir un certain niveau de consentement à l'ordre social imposé par le colonisateur.

Par ailleurs, l'histoire de l'islam en Afrique fait écho à la question de la traite¹. Les subsahariens expatriés sont la plupart du temps vendus ou/et réduits à l'esclavage. Ce trafic humain à destination du Nord, organisé essentiellement par des négriers musulmans, fournissait à bas prix une main-d'œuvre docile destinée aux durs labeurs. Même s'il est difficile de nier que

¹ Dans la situation de la traite, le captif est encore un bien, une marchandise alors que dans la situation de l'esclavage le captif est exploité à certaines fins. Si historiquement l'esclavage a été pratiqué partout dans le monde, il n'en va pas de même de la traite.

l'esclavage était un fait social accepté et « une pratique largement répandue dans le monde musulman, quels que soient les préceptes de la religion à son égard » (Luffin, 2006, p. 191). Il faut reconnaître néanmoins que l'islam a amélioré le statut de l'esclave en lui donnant la possibilité de s'affranchir et en interdisant l'asservissement de musulmans. Et comme pour l'interdiction de l'alcool, la nouvelle religion a procédé par étapes pour l'abolition de l'esclavage qui, malgré le fait qu'il est resté historiquement l'apanage du discours religieux des Oulémas, il intéresse désormais la recherche scientifique et devient un champ ouvert à l'investigation objective.

2. Le récit de l'esclavage, pour quoi faire ?

Nombreux sont les romanciers marocains (*Dada l'Yakout* (2010) de Nouzha Fassi Fihri ; *La Vieille Dame du Riad* (2012) de Fouad Laroui ; *Le Lutteur* (2015) de My Seddik Rabbaj ; *Le Mariage de plaisir* (2016) de Tahar Ben Jelloun ; etc.) qui ont accordé une attention particulière à la traite des femmes noires subsahariennes et au traitement esclavagiste qui s'en est suivi. Des pages et des pages ont été consacrées à ce drame humain donnant ainsi voix à ces femmes esclaves et rapportant en filigrane leurs témoignages sous le mode de la fiction. Certes, une fiction suspend d'emblée la question de la vérité, mais, il est difficile néanmoins de tracer une ligne de démarcation entre récit fictionnel et récit factuel. Entrer dans la fiction, « c'est sortir du champ ordinaire de l'exercice du langage, marqué par les soucis de vérité ou de persuasion qui commandent les règles de la communication et la déontologie du discours » (Genette, 1991, p. 16). Toujours est-il que, dès lors que la fiction se réfère à un fait historique avéré et chargé d'affect, le poids du réel devient si pesant qu'il rend difficile une telle suspension. « Il n'est pas rare que le récit fictionnel rencontre l'Histoire. En fait les territoires des deux récits ne sont pas nettement balisés qu'il devient parfois difficile de les distinguer. » (Amraoui, 2014, p. 32)

Les romanciers marocains prenant l'initiative de citer dans leurs textes des témoignages de victimes ayant subi l'épreuve de l'esclavage ont ouvert, semble-t-il, de nouveaux horizons dans l'étude de cette question. En effet, l'esclavage en tant que fait social reste encore largement inexploré aussi bien en littérature que dans les recherches historiographiques. Les romans traitant de l'esclavage viseraient *in fine* à prendre position dans un débat ayant une portée historique et fictionnelle très marquée.

Exploitant tous les ressorts du roman, les auteurs marocains ont créé des personnages esclaves « crédibles ». Les histoires de ces personnages, racontées de vive voix ou rapportées indirectement par narration interposée, leur ont donné la possibilité de mettre des mots sur

leurs souffrances et de livrer des témoignages personnels sur l'expérience de l'esclavage dont elles étaient les proies faciles.

Les dires romancés des femmes esclaves jouent sur deux tableaux : d'une part, le tableau de la fiction dans la mesure où les témoignages sont lus comme un récit fictionnel qui s'efforce de représenter le réel. Lorsque l'on témoigne, il y aura toujours un « presque-rien » qui fera écran au réel. D'autre part, celui de l'Histoire qui est supposée répondre à une épreuve de vérification. Les récits des femmes esclaves donneraient une autre version de l'esclavage, une version centrée sur la victime elle-même. Une intrigue que l'on invente est « le moyen privilégié par lequel nous reconfigurons notre expérience temporelle confuse, informe et, à la limite, muette » (Ricœur, 1983, p. 12) même si la représentation du réel par le discours met souvent le sujet face à la difficulté de franchir l'écueil de la déformation vers quoi la mise en récit conduit inévitablement.

Mis en intrigue, les parcours de vie des femmes subsahariennes expatriées vers le Maroc génèrent globalement une catégorie de situations analogues. Par le prisme des deux approches, biographique² et narrative³, les romanciers marocains ont essayé de rendre compte de la réalité historique tue de l'esclavage et de la situation des concernées. Nous faisons l'hypothèse que la reconstitution de la structure diachronique de chaque récit de vie permet d'agencer chronologiquement un certain nombre d'événements et d'actes structurants ayant laissé des traces dans le parcours de vie du témoin car ce qui est réellement arrivé « constitue le noyau commun de toutes les formes de mise en intrigue d'une histoire. [...] Ce noyau commun possède une structure, et cette structure est diachronique » (Bertaux, 2010, p. 77).

2.1. Présentation du corpus

Au sein de la grande famille des femmes subsahariennes réduites en esclavage, se profile une figure bien distincte, celle de Dada, l'esclave noire des grandes maisons et harems. Dada est un mot générique donné à toute femme ayant, entre autres, la tâche de veiller sur les enfants de la maisonnée. Certes, ce mot réfère généralement à une figure « anonymée », mais plus on lui donne des responsabilités au sein de la maison, plus le lien affectif qui la lie aux enfants du maître devient concret, elle va s'affirmer et fera partie intégrante de la famille.

² Le récit de vie, le récit de pratique, l'entretien narratif, etc., entre autres modalités possibles dans une approche biographique, permettent de collecter une information biographique riche et différente de celle que l'on pourrait rassembler avec d'autres techniques plus classiques, le questionnaire entre autres.

³ L'approche narrative, développée entre autres dans le livre de Michael White (2003), fait appel à la narration au service de la thérapie. L'enjeu finalement est de donner à la victime la possibilité de se reconstruire par le récit.

Les deux romans, *Le Sommeil de l'esclave* (2008) de Mahi Binebine et *Marrakech, lumière d'exil* (2012) de Rajae Benchemsi, le corpus d'étude du présent article, retracent respectivement les parcours de vie de deux femmes noires subsahariennes, Dada et de Dada M'Barka. Chacune des deux femmes témoigne à sa manière de l'expérience de l'esclavage qu'elle a bien vécu.

2.1.1. Le Sommeil de l'esclave (2008) de Mahi Binebine

Le Sommeil de l'esclave, premier roman publié de Mahi Binebine, retrace de bout en bout le parcours de vie singulier de Dada, l'esclave domestique subsaharienne achetée aux hommes bleus qui l'avaient razzée avec son petit frère et vendue comme du bétail sur un marché aux esclaves à Marrakech. Elle passera de main en main jusqu'à l'acquéreur final, le Fqih, le maître de la grande maison où vivait jadis le narrateur. Au cours des séances quotidiennes de contage, Dada ne cessait de raconter au narrateur-enfant la même histoire, son histoire d'esclave enlevée et expatriée loin des siens. Poussée malgré elle à commettre l'irréparable, elle tua son propre enfant, l'enfant né des visites clandestines, mais légitimes du maître, l'enfant qu'on veut lui enlever comme lui fut arraché autrefois son petit frère.

2.1.2. Marrakech, lumière d'exil (2012) de Rajae Benchemsi

La lumière symbolisant l'espoir et l'optimisme est rapprochée, dans le titre du roman, de l'exil qui connote le déracinement et la fragilité. L'exil réel de la narratrice a engendré un exil de soi. De retour à Marrakech, la narratrice retrouve la lumière qui avait été voilée par l'exil, dévoilée par le retour d'exil. Presque tous les personnages du roman, la narratrice la première, ont en commun la même posture face au réel, une posture de décrochage et d'acharnement à cultiver la non-satisfaction. Bradia, la grand-tante de la narratrice a vécu un exil de soi, une sorte d'*ex-je*. Elle était tiraillée entre ses pulsions de vie et les exigences de conformisme imposées par la société de l'époque. C'est pareil pour Dada M'Barka, l'esclave noire de Bradia, qui a éprouvé le même sentiment à cause notamment de son déracinement et de l'effacement progressif de son identité originelle. Charmée par son charisme, la narratrice ne cacha point son admiration pour Dada M'Barka qui a su conquérir et le cœur de son maître et sa liberté par la faveur de sa grâce et de son intelligence.

2.2. Les structures diachroniques des deux récits

2.2.1. La structure diachronique du récit de vie de Dada dans *Le Sommeil de l'esclave*

Le récit de vie de Dada, raconté de vive voix, lui permet de « recoller » les morceaux de sa vie. La mise en intrigue de son parcours de vie joue un rôle unificateur dans la mesure où son récit

fusionne des événements multiples et dispersés de sa vie en un « tout » cohérent et signifiant. Le récit de la femme esclave prend dans son ensemble la forme d'un conte. La griotte Dada est la nouvelle Shéhérazade des temps modernes, ne fabulant pas, mais témoignant de son expérience, de sa vie. Loin de discréditer son histoire à force de répéter le même récit, les séances de contage, respectant tout le rituel requis, renforcèrent davantage l'attachement du narrateur à sa mère de substitution, Dada en l'occurrence. Le narrateur « n'aimai[t] que l'intonation de la voix cassée de Dada, les silences entrecoupés de sa respiration, les soupirs de ses émotions interdites » (2008 : 11).

Le récit de Dada commence lorsqu'elle était encore enfant. « La maison de sa lointaine enfance se trouvait dans un champ à quelques lieues du village » (2008 : 13) qui la vit naître. Elle était si jeune « quand les hommes aux chameaux les ont emportés, elle et son petit frère. Personne autour de ce puits n'échappa à la battue organisée par les hommes aux chameaux, cela fut si rapide » (2008 : 14). Et ce n'est que bien plus tard que la fillette a découvert aux alentours de son village la caravane qui devrait l'expatrier définitivement. Ramassés ailleurs dans une autre battue, des enfants captifs de l'âge de la fillette traînaient en silence. La file devenait de plus en plus longue. « Dans ce collier de perles noires, on lui [Dada] attribua une place de choix à l'ombre du chameau. Le chef des négriers en décida ainsi. Ce genre de privilège, Dada le devait sans doute à sa poitrine déjà naissante. » (2008 : 14)

La traversée du grand désert fut longue et pénible. « Le paysage restait désespérément le même, du sable et encore et partout du sable. » (2008 : 15) Au bout d'un long voyage, Dada distingua enfin « une rumeur, de vagues effluves, bientôt les premières silhouettes et enfin le puits où on fit boire les enfants. On les lava et leur accorda une longue pause » (2008 : 22). C'est sur cette même place bondée de gens et de bêtes que la caravane se dispersa. Dada et Petit frère se séparent à jamais.

Dada changea de maître au gré des intérêts de ses possesseurs successifs. C'est elle « qu'un ami offrit au capitaine [le grand-père du narrateur] pour services rendus il y a longtemps déjà » (2008 : 7). Malgré son transfert vers la grande maison, où vivait le narrateur, Dada « vouait à son ex-maîtresse un amour profond. En dépit du temps passé, elle se sentait toujours lui appartenir » (2008 : 66).

Passée à son insu sous l'autorité de la main droite⁴, Dada devint la concubine du Fqih, le maître de la grande maison. « Le maître me vole, je [Dada] veux dire pendant mon sommeil [...] La nuit, il m'appelle "mon enfant". Les maîtres sont si tendres la nuit. » (2008 : 62) Lorsque l'épouse légitime avait appris les visites que lui faisait le Fqih à l'aube après la prière, elle l'avait étendue une journée entière, mains et pieds attachés. Dada « ressentait encore les brûlures du piment de Cayenne avec lequel [la maîtresse] avait frotté son sexe encore pubère » (2008 : 59).

La vigilance de la maîtresse n'a pas empêché la jeune esclave Dada de tomber enceinte. « Les menstrues, dont la fin indiquait d'ordinaire le jour du hammam, ne venaient plus [...] C'était son secret, un de plus enfui comme les autres dans un puits de silence. » (2008 : 59) Durant toute la période de grossesse de Dada, un calme inhabituel s'installa dans la grande maison. Milouda, l'épouse légitime du maître des lieux, faisait mine de ne rien remarquer. Le Fqih a interrompu ses visites nocturnes chez l'esclave. Seule, dans sa chambre d'en haut, Dada accoucha d'un enfant. « En silence. Elle hésita à trancher le boyau tout chaud la reliant encore à son bébé. Elle y enfonça les dents comme elle avait mordu jadis la corde de l'esclavage. » (2008 : 82) Refusant de le confier à des étrangères (les religieuses catholiques) pour l'adopter, Dada « étreignit l'enfant comme pour le remettre dans son ventre » (2008 : 105).

Rejoignant Dada dans la pièce sombre et nue de la terrasse, la maîtresse aperçut, stupéfaite, les deux corps entrelacés. La mère, réfugiée dans un profond sommeil, était recroquevillée sur le petit corps froid et immobile de son enfant. Livrée à elle-même, Dada a décidé d'enterrer le cadavre du nouveau-né au pied d'un arbre au milieu du patio de la grande maison.

À mesure que Dada prend de l'âge, « les visites que lui rendait [le Fqih] à l'aube après la prière se faisaient rares » (2008 : 9). Le Fqih ne renoncera pas pour autant à son ancienne habitude. Il continuera à se rendre *en catimini* dans la chambre des petites bonnes bien que l'on ferme la porte de la cuisine à clé. L'insistant bruit de poignée de porte qu'on tripote ouvrait la mémoire de Dada aux souvenirs des visites nocturnes du Fqih lorsqu'elle était encore en âge de plaire.

Le jour de l'affranchissement de Dada, rares sont les personnes qui ont répondu présentes. On célébra une petite fête, mais ceci n'a pas découragé pour autant la femme esclave. Elle ne se laisse pas facilement entamer. « Qu'importe que ce fût à soixante ans, pensa-t-elle, avec un peu de patience, on finit par tout avoir en ce bas monde. » (2008 : 8)

⁴ La question des concubines passées sous l'autorité de la main droite est connue en arabe sous le nom de *mulk alyamin*. L'institution du mariage en islam distingue nettement entre les *muhsanat* ou protégées et *mulk alyamin* ou esclaves.

À présent, la figure de Dada dévoile à peine son histoire. Seules quelques rides et la corde nouée autour de son petit corps témoignent encore de son passé. La nuit venant, elle ressasse dans le noir ses pénibles souvenirs. À chaque insomnie, une péripétie nouvelle.

2.2.2. La structure diachronique du récit de Dada M'Barka dans *Marrakech, lumière d'exil*

Marrakech, lumière d'exil est le roman des retrouvailles. Après des années passées en France, la narratrice rentre au Maroc et retrouve les personnes qui lui sont chères. Les souvenirs, à la fois imprécis et évanescents, adviennent, à son insu, la rétroprojetant dans un passé enfoui dans son inconscient. Elle s'est employée à exhumer par bribes les vestiges d'un héritage familial en miettes. Elle a tenté de réinventer une identité singulière et plurielle à la fois, car « en restituant les vies dispersées de l'ascendance, [la narratrice] découvre en [elle] la permanence d'identités défuntes » (Demanze, 2008, p. 9). Dès les premières pages du roman, la narratrice ne cache pas sa fierté et sa fascination pour un certain nombre de figures familiales féminines. Elle affirme : « Je ne me lassais jamais d'entendre leur histoire que la perversité de mon imagination m'avait finalement autorisée à faire mienne. » (2012 : 24) Dada M'Barka, bien qu'esclave du beau-père de Bradia sa grand-tante, se mit au service de la mariée dès l'arrivée de celle-ci dans sa belle-famille. L'esclave, faudrait-il le rappeler encore une fois, est un patrimoine qu'on se transmet au sein de la famille.

Le récit de vie de Dada M'Barka se présente de manière fragmentaire sur l'espace textuel du roman tout en laissant quelques zones d'ombre :

Jamais [Dada M'Barka] n'avait pu même en rêve remonter jusqu'à son enfance. Pourtant, le sentiment d'appartenance à une vraie mère persistait. Et chaque fois qu'elle devait parler de sa personne en termes de propriété privée, une souffrance lointaine la submergeait. Rien, pas même un maître aussi attentionné que [le beau-père de Bradia] n'avait réussi à définitivement enfouir sa blessure. (2012 : 49)

La belle-mère de Bradia, contrairement à la maîtresse de Dada dans *Le Sommeil de l'esclave*, a bien traité son esclave domestique à son arrivée. Elle s'était occupée d'elle et lui avait appris à se tenir correctement, « à s'habiller et à être la femme qu'elle était aujourd'hui [, le jour du mariage de Bradia] » (2012 : 58). Même les dons de cuisinière de Dada M'Barka, qui lui valaient une grande admiration de la part du maître, c'est à la belle-mère qu'elle les devait. Dépossession des siens et de son identité, Dada M'Barka a appris sur le tas à posséder son maître. « Les prouesses que [le beau-père de Bradia] se permettait avec elle, l'esclave, étaient tout simplement inimaginables avec sa femme légitime. » (2012 : 57)

Dada M'Barka portait toujours et quelle que soit la circonstance la même coiffe blanche attachée à la manière de Fès, le même caftan blanc et la même mousseline blanche. Le blanc de ses vêtements est une surface d'inscription de douleurs et d'angoisses. Il actualise infiniment son sentiment de deuil, le deuil de perdre les siens et son pays natal. La rupture avec les ancêtres était tellement forte qu'elle a contraint la femme esclave à refaire une identité. Le temps de l'intégration était long, il peut même ne concerner que ses enfants, voire ses petits-enfants.

Dada M'Barka a été offerte à Bradia le jour où la mariée est arrivée chez sa belle-famille. Elle lui était destinée, c'était son esclave à elle. Celle prévue pour l'accompagner dans son intimité. « Dada initia sa [nouvelle] maîtresse aux habitudes de la maison. Loin de redessiner les contours d'une éducation trop pesante, elles cheminèrent ensemble, dans la plus grande des complicités, sur les voies du désir et de la féminité. » (2012 : 55) Comme pour se prémunir contre le mal des envieux, la légèreté du teint et la transparence diaphane de Bradia avaient la nuit profonde de Dada pour s'abîmer. Le vrai rôle de Dada était d'éveiller une féminité tout juste née à l'amour. « Toute cette éducation du plaisir, Dada la communiquait à la belle-fille de son maître et amant. » (2012 : 57) L'aura que dégage la présence de Bradia et Dada M'Barka fascine ou inspire. Elles étaient le signe même de la liberté au sein du harem. Toutes les femmes qui les avaient approchées en parlaient avec une admiration quasi solennelle. C'était comme si la fréquentation de deux femmes « qui s'étaient pieusement appliquées à transgresser les mœurs si strictes d'autrefois, suscitait ou devait naturellement susciter une fascination incontrôlable qui transpirait avec force jusqu'à ma [celle de la narratrice] génération. » (2012 : 24)

Mahi Binebine et Rajae Benchemsi ont fait le choix de la fiction avec un rituel théâtralisé pour porter le témoignage de deux esclaves domestiques sur une réalité historique tue dans la société marocaine, la réalité de l'esclavage en l'occurrence. Au-delà des deux histoires racontées et des effets de lecture recherchés, les récits des deux femmes chercheraient à établir également un pacte de vérité avec le lecteur. Les récits des deux femmes sont des témoignages à même de restituer « le mental émotionnel des contemporains des événements » (Artières, et al., 2002, p. 201). Les sources historiques authentiques et les ressentis instantanés des témoins les plus directs créent un effet de réel chez le lecteur. La structure diachronique dans chacun des deux récits de vie, semble-t-il, confère aux témoignages des deux femmes une recevabilité du fait même que le drame vécu par elles se trouverait finalement mis en scène dans la substance même de leurs récits.

3. Penser la relation Maroc-Afrique subsaharienne au prisme du patrimoine commun

Le Maroc et l'Afrique subsaharienne partagent un patrimoine commun riche et souvent méconnu. Le roman ou la littérature en général sont capables d'arracher ce patrimoine de l'oubli, de le mettre en valeur, de le patrimonialiser somme toute. Pour ce faire, « il faut apprendre à changer de schéma de pensée, explorer d'autres modèles, découvrir des créneaux inoccupés » (El Adlouni, 2023, p. 321). Le roman, semble-t-il, peut penser le commun entre le Nord et le Sud du continent africain selon le mode bien particulier de l'institution littéraire.

Le récit de l'esclavage, qui retrace une expérience atroce et inénarrable par nature, pose inévitablement le problème de la représentation. Certes, on ne témoigne pas par une fiction, mais il faut néanmoins admettre l'idée selon laquelle la réalité historique n'exclut pas une réécriture de l'Histoire par la fiction, faute d'une Histoire officielle sur la question même si « cette situation a fait apparaître des défis [...] sociaux auxquels le Maroc devrait faire face » (Ouassou & Bakour, 2023, p. 543).

La réalité historique de l'esclavage au Maroc, dont les récits des deux esclaves domestiques constituent la trace, a été occultée et ce jusqu'à l'avènement du Protectorat qui a eu, il faudrait se le dire, un rôle important dans son abolition. La vérité sur l'esclavage ne dépend pas finalement du fait que ces témoignages soient véhiculés dans un récit factuel ou fictionnel, mais, semble-t-il, cette réalité est liée à la conviction que ces témoignages ont été communiqués de vive voix par la victime et que l'expérience rapportée a bien été vécue.

Les récits des deux femmes esclaves laissent entrevoir au moins deux ordres de réalité : d'une part, une réalité psychique dans la mesure où les deux femmes, acquérant peu à peu le statut de femme libre, commençaient à chercher les repères nécessaires pour donner du sens aux situations traversées avec leurs contraintes et leurs opportunités ; d'autre part, une réalité historique mise au grand jour grâce au parallèle fait entre l'histoire des deux femmes esclaves et celle de la famille d'acquisition (et/ou d'accueil). Les deux femmes ont bien voulu donner leurs versions des faits sur cette pratique de l'esclavage dont elles étaient les témoins directes. Les récits de l'esclavage montrent à quel point était périlleux le chemin que les esclaves devaient parcourir pour s'extraire de leur condition et pouvoir accéder enfin à certains droits. Ceci, comme nous l'avons vu précédemment, peut être rendu possible par la médiation du roman ou de la littérature en général. Antoine Compagnon dans son cours inaugural au Collège de France affirme que :

Le poète et le romancier nous divulguent ce qui était en nous, mais que nous ignorions parce que les mots manquaient. [...] Au fur et à mesure qu'ils nous parlent, des nuances d'émotion et de pensée nous apparaissent qui pouvaient être représentées en nous depuis longtemps, mais qui demeuraient invisibles : telle, l'image photographique qui n'a pas encore été plongée dans le bain où elle se révélera. (Compagnon, 2007)

Le roman, semble-t-il, permet de prendre une certaine distance par rapport au réel, qui est peut-être nécessaire pour donner une forme à l'émotion. Le roman peut devenir aussi un espace de vérité crue où il est possible de conjuguer la recherche, entendue dans ce sens comme l'acquisition de nouvelles connaissances, et la création artistique.

Conclusion

Chacun des deux romans constituant le corpus d'étude du présent article, *Le Sommeil de l'esclave* (2008) de Mahi Binebine et *Marrakech, lumière d'exil* (2012) de Rajae Benchemsi, retrace le parcours de vie d'une femme esclave expatriée. Les témoignages sur l'expérience de la traite et l'exploitation domestique qui s'ensuivait, dont ces deux femmes étaient les victimes, trahissent le déni de la société marocaine sur ce drame humain et dénonce au grand jour le silence historique. Néanmoins, le regard porté sur l'esclavage a évolué, mais le chemin est encore long pour établir un réel travail de mémoire.

La question de l'esclavage, si elle est invitée dans le débat public, n'apparaît souvent qu'en tant que rappel historique. On a rarement poussé aussi loin la réflexion jusqu'à reconnaître son caractère patrimonial. Face aux réticences d'un public peu porté sur cette question, le roman peut changer le regard du lecteur, l'amener à prendre du recul par rapport à ses propres préjugés car en fait le roman n'a pas seulement vocation à divertir, mais aussi à réfléchir sur les questions de société et, *in fine*, à fabriquer le patrimoine.

S'agissant de la question difficile de l'abolition de l'esclavage, les approches « diversifié[s] soulignent l'importance de tenir compte du contexte [...] spécifique de chaque pays » (Hefnawi & Loulid, 2023, p. 252). Au Maroc, Les textes législatifs et réglementaires, et ce dès l'avènement de l'indépendance, se réfèrent toujours à une société égalitaire évitant de fait de reconnaître officiellement cette réalité pourtant enracinée dans la société. L'abolition de l'esclavage au Maroc ne s'aligne pas sur le schéma calqué sur l'expérience américaine (violence esclavagiste, émancipation, dédommagement moral voire financier), elle prône plutôt une approche douce menant de proche en proche à une lente disparition de cette pratique aussi bien dans les esprits que dans la pratique.



La présente étude attire l'attention sur le rôle possible de la patrimonialisation romanesque dans le processus de rapprochement entre le Maroc et l'Afrique subsaharienne, fournissant de nouvelles assises pour penser le commun. La différence des politiques patrimoniales entre le Nord et le Sud du continent africain est également mise en filigrane, suggérant ainsi la nécessité d'approfondir la réflexion pour explorer davantage les modalités sous-jacentes à une meilleure compréhension du patrimoine commun. Les perspectives de recherche à venir pourraient se concentrer sur l'impact des échanges et la mobilité des objets culturels, entre ces deux régions, sur le devenir de la relation maroco-subsaharienne.

BIBLIOGRAPHIE

- Amraoui, A. (2014). Fouad Laroui, ou quand le romancier devient historien. *Estudios Románicos*, (23), pp. 31-44. <https://revistas.um.es/estudiosromanicos/article/view/220371>
- Artières, P., Farge, A., & Laborie, P. (2002). Témoignage et récit historique. *Sociétés & Représentations*, 13(1), 199-206. <https://doi.org/10.3917/sr.013.0199>
- Benchemsi, R. (2012). *Marrakech, lumière d'exil*. Marsam.
- Bertaux, D. (2010). *Le Récit de vie*. Armand Colin.
- Binebine, M. (2008). *Le Sommeil de l'esclave*. Le Fennec.
- Compagnon, A. (2007). *La littérature, pour quoi faire ?*. Collège de France.
- Demanze, L. (2008). *Encres orphelines, Pierre Bergougnoux, Gérard Macé, Pierre Michon*. José Corti.
- Diagne, P. (2015). *L'Islam africain face à la Sharia orientale : Penseurs et islamologues*. L'Harmattan.
- El Adlouni, W. (2023). Le secteur social : un espace pour l'innovation économique au Maroc. *Revue Française d'Economie et de Gestion*, 4(10), 319-332. <https://www.revuefreg.fr/index.php/home/article/view/1313/1077>
- El Fasi, M., & Hrbek, I. (1990). *Histoire générale de l'Afrique*. Unesco.
- Genette, G. (1991). *Fiction et diction*. Seuil.
- Hefnawi, I., & Loulid, A. (2023). Analyse de la relation entre l'innovation financière et la croissance Économique au Maroc. *Revue du contrôle, de la comptabilité et de l'audit*, 7(3), 238-258. <https://www.revuecca.com/index.php/home/article/view/951/845>
- Luffin, X. (2006). Nos ancêtres les Arabes. *Civilisations*, 53(1/2), 177-209. <http://www.jstor.org/stable/41229719>
- Monteil, V. (1980). *L'Islam noir : Une religion à la conquête de l'Afrique* (3^e éd.). Seuil.
- Ouassou, S., & Bakour, C. (2023). La politique sociale INDH : Effet de généralisation de l'enseignement préscolaire sur la performance scolaire de l'enfant. *Revue Internationale des Sciences de Gestion*, 6(4), 540-560. <https://revue-isg.com/index.php/home/article/view/1428/1145>
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit*. Seuil.
- White, M. (2003). *Les moyens narratifs au service de la thérapie*. Satas.